

vant P. Poisson, dont il a été déjà question parmi les disciples de Descartes. Quant aux autres cartésiens de l'Oratoire, dont les ouvrages sont postérieurs à la *Recherche de la vérité*, ils auront plus tard leur place dans cette histoire, à la suite de Malebranche.

Donc, dès son origine, l'Oratoire s'était signalé par ses tendances idéalistes, et avait pris parti pour Platon contre Aristote, pour saint Augustin contre saint Thomas. La persécution a bien pu le contraindre à taire le nom de Descartes, à dissimuler plus ou moins ses doctrines, mais non pas à y renoncer, et à être infidèle à son esprit dans lequel il croyait retrouver saint Augustin. Grâce à Platon et à saint Augustin, avant, comme après Malebranche, l'Oratoire inclinait à la doctrine d'une raison divine éclairant tous les hommes, il inclinait à la vision en Dieu, à l'union de la foi avec la raison. L'Oratoire ayant toujours été fidèle aux principes essentiels de la doctrine de Descartes, sauf à les allier, à les développer, à les dissimuler plus ou moins avec Platon et saint Augustin, le P. Tabaraud a pu dire avec vérité : « Quarante ans de persécution contre le cartésianisme et le jansénisme, confondus sous le même anathème, n'ont pu faire abandonner aux disciples de Bérulle cette philosophie que leur père leur avait recommandée (1). »

(1) *Biographie universelle*, article BÉRULLE.

CHAPITRE II

Malebranche, sa famille, son enfance. — Ses études de philosophie et de théologie. — Son entrée à l'Oratoire. — Circonstance qui lui révèle sa vocation philosophique. — Admiration et reconnaissance pour Descartes. — Comment il corrige Descartes avec saint Augustin. — Succès de la *Recherche de la vérité*. — Malebranche dans la polémique. — Fermeté dont il fait preuve contre de puissants adversaires. — Condamnation du *Traité de la nature et de la grâce* par la congrégation de l'index. — Sentiment de Malebranche sur cette condamnation. — Malebranche mathématicien, physicien, entomologiste. — Les petits tourbillons. — Malebranche à l'Académie des sciences. — Dédain pour l'histoire et l'érudition. — Dédain pour la poésie. — Des deux vers ridicules qui lui ont été attribués. — Du style de Malebranche. — Sa vie à l'Oratoire, ses jeux, son adresse manuelle. — Son désintéressement. — Séjours à la campagne. — Il songe à quitter l'Oratoire. — Correspondance avec la princesse Élisabeth. — Trois jours à Chantilly, auprès du prince de Condé. — Renommée de Malebranche au commencement du dix-huitième siècle. — Sa dernière maladie et sa mort.

Nicolas Malebranche naquit à Paris, en 1638, de Nicolas Malebranche, secrétaire du roi, trésorier des cinq grosses fermes sous Richelieu, et de Catherine de Lauzon qui eut un frère vice-roi du Canada, intendant de Bordeaux, puis conseiller d'État (1). Les Lauzon étant originaires du Poitou, le P. Adry se plaît à remarquer que le second restaurateur de la philosophie française, tirait son origine maternelle du même pays que Descartes (2).

(1) Il fut baptisé à Saint-Merry, le 5 août 1630, comme il résulte de l'acte de baptême récemment retrouvé par M. Blampignon.

(2) Aux documents anciens que nous avons sur la vie de Malebranche, tels que l'*Éloge* de Fontenelle, le *Journal des savants* de 1715, la notice du *Traité de l'infini* créé, l'article du P. Tabaraud dans la *Biographie universelle*, sont venus s'ajouter, depuis notre dernière édition, deux docu-

Le dernier de nombreux enfants, Malebranche naquit avec un tempérament maladif et une conformation défectueuse (1) qui obligèrent de le retenir à la maison paternelle, tandis que ses frères allaient au collège, et qui lui valurent de

ments nouveaux d'une grande importance : 1° une partie considérable de cette histoire de Malebranche par le P. André, dont M. Cousin nous avait fait si vivement regretter la perte, récemment découverte par l'abbé Blampignon, dans les manuscrits de la bibliothèque de Troyes ; 2° une notice biographique du P. Adry, découverte aussi par l'abbé Blampignon, dans les *Archives impériales*, carton 630. Cette notice, composée par le P. Adry, dernier bibliothécaire de l'Oratoire, à la veille de la révolution, forme 2 vol. in-12, d'une écriture peu serrée. M. l'abbé Blampignon a tiré le meilleur parti de ces découvertes dans son intéressante étude sur Malebranche, couronnée par l'Académie française. Nous avons eu nous-même entre les mains ces deux manuscrits, et nous avons pu ajouter quelques faits nouveaux, d'un certain intérêt, à ceux qu'il avait déjà mis en lumière. Nous renvoyons à deux articles que nous avons publiés dans le *Journal des Savants*, août et septembre 1863, sur cette *Vie de Malebranche* par le P. André. Enfin M. Cousin, dans sa dernière édition des *Fragments*, a publié plusieurs documents inédits qu'avaient eus entre les mains le P. André et le P. Adry, l'*Éloge du P. Malebranche*, par M. d'Allemands, les *Mémoires du P. Lelong*, les *Remarques du conseiller Chauvin sur sa vie*. (Appendice de la 2^e partie de *Fragments d'histoire de la philosophie moderne*, 1866.)

(1) Il avait, dit le P. Adry, l'épine du dos tortueuse dans toute sa longueur et très-enfoncée dans le bas ; le cartilage xiphoïde n'en était pas séparé par plus de deux travers de doigt. Dès l'âge de trois ans, il avait eu plusieurs pierres dont les suites firent dire à Fontenelle, dans son *Éloge*, qu'il était appelé à l'état ecclésiastique par la nature et par la grâce. De vingt-cinq à quarante-cinq ans, son estomac se refusait à faire ses fonctions, et il eut de continuel vomissements. Au milieu d'infirmités de toutes sortes et de souffrances infinies, sa patience fut toujours inaltérable. Ajoutons encore, d'après le P. Adry, qu'il était grand de six pieds, sans être gros à proportion ; qu'il était si maigre qu'on sentait sous ses habits les battements de son cœur. Son ami, le P. Lelong, en fait le portrait suivant dans une lettre citée par le P. Adry : « Il avait la tête grosse, le visage long et étroit, à la parisienne, le front fort découvert, le nez long, les yeux assez petits et un peu enfoncés, de couleur bleue tirant un peu sur le gris, fort vifs ; c'était la partie de son visage qui marquait le plus d'esprit. Il avait la bouche grande et fort fendue, le menton un peu pointu, le col haut et long. » On peut voir, au Musée de Versailles, une bonne copie du portrait original peint par Santerre en 1713, qui est aujourd'hui dans l'établissement de Juilly. Il y a dans ses traits, d'une rare distinction, une admi-

recevoir plus longtemps les soins et les caresses de sa mère. Catherine de Lauzon, parente de madame Acarie qui, de concert avec le cardinal de Bérulle, introduisit en France l'ordre du Carmel, était une femme d'une grande piété, d'un goût délicat et sûr. C'est à elle que le P. André attribue non-seulement les sentiments religieux dont l'âme de Malebranche encore enfant fut pénétrée, mais le naturel exquis et la grâce de ses écrits. « C'était, dit-il, une dame d'un esprit rare et d'une grande vertu qui s'était appliquée particulièrement à le former, et l'on peut dire que c'est à elle qu'il a la première obligation de ce langage brillant et naturel qu'on observe dans ses écrits. »

A seize ans, le jeune Malebranche fit sa philosophie au collège de la Marche sous un zélé péripatéticien M. Rouillard, depuis recteur de l'université de Paris. Il éprouva une déception analogue à celle de Descartes au collège de la Flèche. « Après quelques jours d'exercice, dit le P. André, le jeune philosophe s'aperçut qu'on l'avait trompé, ne trouvant dans la philosophie qu'on lui enseignait rien de grand ni presque rien de vrai, subtilités frivoles, équivoques perpétuelles, nul goût, nul christianisme. »

Après la philosophie il fit sa théologie dont il ne fut guère plus satisfait : « La théologie de ce temps-là, selon le P. André, n'était qu'un amas confus d'opinions humaines, de questions peu graves, et remplie de chicanes et de raisonnements inutiles pour prouver des mystères in-

vable expression de finesse et de spiritualité. Au bas de la gravure qu'en a faite Édelinck, on lit ces vers :

Simple, sage, pieux, savant sans vanité,
 Dans le sein de l'Être suprême,
 Il rechercha la vérité,
 Et loin de se croire lui-même
 Ou sa lumière ou son appui,
 Pour apprendre aux mortels comment Dieu veut qu'on l'aime,
 Il n'aima rien qu'en Dieu, ne connut rien qu'en lui.

compréhensibles. Tout cela sans ordre, sans principes, sans liaison de vérités entre elles. »

Sa théologie achevée, il refusa (1), comme un office trop mondain, un canonicat qu'avaient obtenu pour lui les amis de sa famille et, à l'âge de vingt et un ans, il entra à l'Oratoire qui convenait, mieux que tout autre établissement, à son goût pour la piété, la méditation et l'étude. D'abord pendant cinq ans, il se livra sans succès, sous la direction des P. Lecointe et Richard Simon, à des travaux d'érudition et d'histoire pour lesquels il ne se sentait aucun goût. Nous voyons le jeune novice vainement à la recherche de sa vraie vocation jusqu'au jour où, par un hasard heureux, un libraire de la rue Saint-Jacques lui présenta le *Traité de l'homme* de Descartes. Quoiqu'il ne connût guère Descartes, il l'acheta, dit le P. André, uniquement à cause de la singularité du titre. S'étant mis à le lire, il fut tellement saisi par la nouveauté et la clarté des idées, par la solidité et l'enchaînement des principes, par une mécanique si admirable du corps humain, que de violentes palpitations de cœur l'obligent plus d'une fois d'en interrompre la lecture. « L'invisible et inutile vérité, dit Fontenelle, n'est pas encore accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes, et les objets ordinaires de leurs passions se tendraient heureux d'y en trouver autant. » Ainsi le *Traité de l'homme* donna à Malebranche le coup de la grâce philosophique, et fut pour lui, ce qu'avait été, pour saint Augustin l'*Hortensius* de Cicéron.

Après le *Traité de l'homme*, Malebranche lut et médita tous les autres ouvrages de Descartes. Pour mieux les comprendre, il étudia les mathématiques. « A la faveur de cette lumière il envisagea, dit le P. André, la philosophie de M. Descartes par tous les côtés, et comme tout y est appuyé sur l'existence de Dieu créateur et moteur de la nature, sur la spiritualité de l'âme et son immortalité, son

(1) Il venait de perdre sa mère, et cette mort, dit André, lui avait fait faire des réflexions sur la vanité des choses de ce monde.

cœur était pénétré de joie de voir une philosophie si bien d'accord avec la religion (1). »

Quels ne sont pas l'admiration et l'enthousiasme de Malebranche pour le grand philosophe qui a fait briller à ses yeux une si vive et si pure lumière ! « Descartes, dit-il, a découvert en trente années plus de vérités que tous les autres philosophes ensemble (2). » C'est à lui seul qu'il fait honneur du peu d'ouverture qu'il a pour les sciences (3). Il est plein de vénération pour celui qui a démontré, d'une manière très-simple et très-évidente, non-seulement l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, mais une infinité d'autres vérités qui avaient été inconnues jusqu'à son temps (4). « Ceux qui liront les ouvrages de ce savant homme, se sentiront une secrète joie d'être nés dans un siècle et dans un pays assez heureux pour nous délivrer de la peine d'aller chercher dans les siècles passés, parmi les païens, et dans les extrémités de la terre, parmi les barbares et les étrangers, un docteur pour nous instruire de la vérité (5). » Notons que les barbares dont il s'agit sont Platon et Aristote. Malebranche a platonisé, en quelque sorte sans le savoir, et sans remonter au delà de saint Augustin. S'il l'appelle le *divin Platon*, c'est par pure ironie. N'est-il pas étrange de voir ainsi le Platon français se moquer du Platon grec, sans paraître se douter de l'affinité de leurs doctrines et de leur génie ? Quant à Aristote, il en fait le prince des faux philosophes, et l'exemple le plus frappant des grossières erreurs dans lesquelles l'esprit humain peut tomber. L'enthousiasme de Malebranche pour Descartes rappelle parfois celui de Lucrèce pour Épicure.

Cependant, il ne le tient nullement pour infaillible : « Je

(1) Le P. André et le P. Adry racontent cette anecdote, dont la vérité ne nous paraît pas pouvoir être mise en doute.

(2) *Recherche de la vérité*, liv. I^{er}, chap. III.

(3) Préface du *Traité sur les lois du mouvement*.

(4) *Recherche*, IV^e livre, chap. VII.

(5) *Recherche de la vérité*, VI, dernier chap.

crois pouvoir, dit-il, démontrer qu'il s'est trompé en plusieurs endroits de ses ouvrages. Mais il est plus avantageux à ceux qui le lisent de croire qu'il s'est trompé, que s'ils étaient persuadés que tout ce qu'il dit fût vrai. Si on le croyait infaillible, on le lirait sans l'examiner; on croirait ce qu'il dit sans le savoir, on apprendrait ses sentiments comme on apprend des histoires, et l'on ne se formerait pas l'esprit. » D'ailleurs, Descartes ne nous avertit-il pas de ne pas le croire lui-même, à moins d'y être forcés par l'évidence : « Car il ne ressemble pas à ces faux savants qui, usurpant une domination injuste sur les esprits, veulent qu'on les croie sur parole (1). »

Le P. André nous apprend aussi ce qui tout d'abord ne plut pas à Malebranche dans la philosophie de Descartes, et comment il voulut le corriger avec saint Augustin. Il ne pouvait, dit-il, goûter certains endroits de sa métaphysique, principalement sur l'essence des choses, sur la nature des idées, sur les vérités éternelles. C'est en ces divers points qu'il réforma Descartes avec saint Augustin. « Il avait lu autrefois les ouvrages de saint Augustin où ces matières lui avaient paru mieux traitées et plus approfondies. Il les relut et, en effet, après une longue méditation, il trouva que le docteur de la grâce avait mieux connu l'esprit, et que Descartes, qu'on peut appeler le docteur de la nature, avait mieux connu le corps. Il crut donc que de l'un et de l'autre on pourrait faire quelque chose d'accompli (2). » Remarquons cependant que Malebranche attribuait aussi à Descartes d'avoir mieux distingué qu'on ne l'avait fait avant lui, y compris saint Augustin lui-même, l'esprit d'avec le corps, ce qui diminue l'exactitude de l'antithèse du P. André (3).

La recherche de la vérité ayant paru à Malebranche,

(1) *Recherche*, liv. VI, chap. iv.

(2) In-12, Paris, Pralard.

(3) « On peut dire avec assurance qu'on n'a point assez clairement connu la différence de l'âme et du corps que depuis quelques années. » (*Préf. de la Recherche*.)

comme à saint Augustin, d'une obligation indispensable à l'homme, ce fut d'abord la matière qu'il médita et dont il fit l'objet de son premier ouvrage, la *Recherche de la vérité*. Il publia en 1674 le premier volume qui contenait les trois premiers livres, sur les sens, l'imagination et l'esprit pur. Le second volume, avec les trois autres livres, sur les inclinations, les passions et la méthode, ne parut que l'année suivante. « Le premier volume avait fait dire au public que jamais homme n'avait si bien connu l'esprit humain que le P. Malebranche, et ce second faisait dire hautement que les replis du cœur humain n'avaient jamais été si bien développés (1). »

M. Pirot, docteur en Sorbonne, chargé de l'examiner avait refusé de l'approuver, non qu'il y trouvât, comme il le dit lui-même, quelque chose de contraire à la foi, mais à cause des opinions cartésiennes dont il était rempli. Heureusement l'abbé d'Aligre, qui tenait les sceaux à la place de son père le chancelier d'Aligre, en fut enchanté, et fit expédier à Malebranche un privilège *gratis* (2). Quoique la *Recherche de la vérité* soit, suivant nous, inférieure aux *Méditations chrétiennes* et aux *Entretiens métaphysiques*, c'est de tous les ouvrages de Malebranche, le plus lu encore aujourd'hui, et le plus universellement goûté, à cause des grâces piquantes, et du ton un peu cavalier du style, à cause surtout de cette analyse si fine et si délicate des causes de nos erreurs dont la vérité subsiste indépendamment de tous les systèmes. La *Recherche de la vérité*, lorsqu'elle parut, fut admirée même par ceux qui allaient bientôt devenir les adversaires les plus véhéments de l'auteur, tels qu'Arnauld, Bossuet et Fénelon, soit qu'ils n'y

(1) *Vie de Malebranche*, par le P. André, manuscrit de Troyes.

(2) *Ibid.* A partir du *Traité de la nature et de la grâce*, en 1680, Malebranche ne put obtenir aucun privilège en France et fut obligé d'imprimer tous ses ouvrages à l'étranger. En 1696 seulement, par le crédit de son ancien élève, Carré, membre de l'Académie des Sciences, cette interdiction fut levée en faveur des *Entretiens sur la mort* et de la 2^e édition des *Entretiens sur la métaphysique*, en 2 vol. in-12.

eussent pas vu d'abord ce qu'ils crurent y découvrir plus tard, soit que les doctrines sur la providence et sur la grâce, contre lesquelles ils devaient bientôt s'armer, n'y fussent encore qu'indiquées, et reléguées sur le second plan. Malebranche reçut même des félicitations publiques de l'assemblée générale de son ordre présidée par le P. de Sainte-Marthe qui bientôt devait prendre parti contre lui, dans la querelle avec Arnauld au sujet de la grâce (1).

A partir de ce premier ouvrage, Malebranche fit paraître une série d'écrits (2) qui ajoutèrent à sa réputation

(1) La *Recherche de la vérité* a eu six éditions du vivant de l'auteur ; la dernière et la plus complète est celle de 1712, 4 vol. in-12, Paris. Elle a été traduite en latin par Lenfant, ministre réfugié, prédicateur de la reine de Prusse, et membre de l'Académie de Berlin. *De inquirenda veritate, libri sex*, Genève, 1685, in-4. Malebranche lui écrivit une lettre de remerciements : « Je me trouve fort heureux, en ma qualité d'auteur, que vous ayez entrepris un dessein qui me fait honneur, et qui rendra immortel, ce qui pouvait au plus durer un siècle, à cause de l'inconstance des langues vivantes. » Cette lettre est une des plus curieuses de la *Correspondance inédite*, publiée par l'abbé Blampignon. Le même ouvrage a été traduit en anglais par le mathématicien Brook Taylor, secrétaire de la *Société royale*. Levassor, qui, après avoir quitté l'Oratoire et embrassé le protestantisme, passa en Angleterre, en a donné aussi une traduction dans la même langue, précédée d'une *Histoire abrégée de la polémique de Malebranche et d'Arnauld*.

(2) *Conversations chrétiennes, dans lesquelles on justifie la vérité de la religion et de la morale de Jésus-Christ*, in-12, Paris, 1676. Elles eurent sept éditions, dont la meilleure est celle de 1702, in-12, Paris, Anisson. A la suite de cette édition, comme à la suite de celle de Cologne, 1693, et de celle de Rouen, 1695, on trouve les *Méditations sur l'humilité, la pénitence*, avec des considérations de piété pour tous les jours de la semaine, qui parurent pour la première fois, en 1677, in-24, Paris. — *Traité de la nature et de la grâce*, en trois discours, in-12, Amst., 1680. A la seconde édition, Rotterdam, 1694, Malebranche ajouta l'*Éclaircissement sur les miracles de l'ancienne loi*, pour prouver qu'ils ne supposent pas en Dieu des volontés particulières. Ce *Traité* eut six éditions du vivant de l'auteur ; la dernière édition est de 1712, Rotterdam, Leers. Il fut censuré à Rome, en 1690, avec la plupart des écrits publiés par l'auteur pour sa défense. — *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, in-12, Cologne, 1683. L'ouvrage fut tiré à 4,000 exemplaires, et néanmoins bientôt il en fallut faire une nouvelle édition. Ces *Méditations* eurent quatre éditions ; la

comme philosophe et comme écrivain, mais qui l'engagèrent dans de nombreuses querelles, malgré son amour du repos et son aversion de la polémique. Son génie, dit Fontenelle, était fort pacifique, tandis que celui de M. Arnauld était tout à fait guerrier. Malebranche avoue quelque part que l'amour du repos, ou plutôt la paresse, est pour lui la plus séduisante de toutes les passions ; néanmoins il fut contraint de passer, pour ainsi dire, toute sa vie les armes à la main, toujours en guerre, tantôt contre Régis, tantôt contre François Lamy, tantôt contre le P. Valois, tantôt contre le P. Tournemine et les journaliers de Trévoux, tantôt contre Arnauld et le P. Boursier, c'est-à-dire contre les jésuites et contre les jansénistes. Mais une fois engagé dans la dispute, Malebranche

dernière est de 1707, Plaignard, Lyon, et Paris, David. — *Traité de morale*, in-12, Cologne, 1683, Eymand. Il eut aussi quatre éditions. L'édition de 1697, 2 vol. in-12, Lyon, Plaignard, est suivie du *Traité de l'amour de Dieu*. — *Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, 2 vol. in-12, Rotterdam, 1688. A la troisième édition, Paris, Rouland, 1666, Malebranche a ajouté trois *Entretiens sur la mort*. Cet ouvrage contient toute la doctrine de Malebranche dans son plus haut et son dernier développement. L'ouvrage eut cinq éditions, la dernière, de 1732, Michel David, Paris. — *Traité de l'amour de Dieu*, Lyon, 1697, in-12. — *Réflexions sur la promotion physique*, contre le P. Boursier, 1715, Paris, in-12. — *Entretiens d'un philosophe chrétien avec un philosophe chinois sur l'existence et la nature de Dieu*, petit in-12, Paris, David, 1708. Il faut ajouter à cette liste, des traités et des mémoires scientifiques, tels que le *Traité des lois de la communication du mouvement*, in-12, Paris, 1692, publié de nouveau et fort retouché en 1699. — *Réflexions sur la lumière, les couleurs et la génération du feu* (*Mém. de l'Académie des Sciences*, 1699). Il faut ajouter encore un grand nombre d'ouvrages de polémique, de *Réponses*, de *Défenses*, telles que : *Défense de l'auteur de la Recherche contre l'accusation de Louis de la Ville*, in-12, Paris, 1679 ; *Réponse à M. Régis*, in-12, Paris, 1693 ; et *Réponse à l'avis de M. Régis*, 1694. Quant aux nombreux écrits relatifs à la contestation avec Arnauld, nous en donnerons la liste quand nous exposerons cette polémique. Nous dirons seulement ici que Malebranche les a tous réunis en 4 vol. in-12. (Recueil de toutes les *Réponses du P. Malebranche à M. Arnauld*, Paris, 1709.) — Les *Nouvelles de la République des lettres* contiennent aussi plusieurs articles de Patorien. Voir encore le *Recueil de quelques pièces curieuses concernant la philosophie de M. Descartes* (Bayle), Amsterdam, 1684.

s'y montre, à ce qu'il semble, d'autant plus aigre et plus opiniâtre, qu'il a été plus contrarié dans son amour naturel de la paix. Il est impatient de la contradiction, il abonde en son sens, et il répète sous des formes diverses, avec une inépuisable abondance, ses propres arguments, plutôt qu'il ne discute ceux de son adversaire. Admirable dans l'analyse de ses propres pensées, dans la méditation, dans les élévations au Verbe ou à la sagesse éternelle, il n'excelle pas au même degré dans la polémique et l'art de la dialectique. A tort ou à raison, sans cesse il se plaint qu'aucun de ses adversaires, ni Bossuet, ni Arnauld, ne le comprend, ce qui fit dire à Boileau : « Eh ! mon Père, qui donc voulez-vous qui vous comprenne ? » Aussi ses ouvrages de pure polémique, malgré des traits heureux et un assez vif assaisonnement de verve ironique, sont-ils en général inférieurs à ceux de pure spéculation.

Il fit preuve de beaucoup de fermeté dans sa lutte contre Arnauld, et surtout dans sa résistance à Bossuet (1). Attaqué non pas seulement au point de vue philosophique, mais au point de vue théologique, accusé de ruiner le surnaturel et les fondements mêmes, de la foi, par son *Traité de la nature et de la grâce*, mis à l'index par la cour de Rome, Malebranche n'a jamais rien rétracté. On trouve dans l'histoire du P. André des détails, qui ne sont pas à l'honneur d'Arnauld, sur la condamnation du *Traité de la nature et de la grâce* par la congrégation de l'*Index*. C'est en effet par les intrigues d'Arnauld et de ses amis que l'*infortuné Traité*, comme dit Malebranche, fut mis à l'index, même sans l'adoucissement du *donec corrigatur*, le 29 mai 1690. Ainsi ce tribunal dont Arnauld méconnaissait l'autorité contre lui-même, il l'invoquait contre son adversaire, ce qui fait dire au P. André : « On sait assez que c'était sa coutume de faire valoir les censures de Rome qui lui

(1) Nous renvoyons aux chapitres sur Arnauld et sur Bossuet, les détails sur leurs relations et leurs controverses avec Malebranche.

étaient favorables, autant que ses amis méprisaient celles qui lui étaient contraires (1). »

Malebranche n'accueillit pas avec beaucoup de respect et de déférence la décision du saint Office, si du moins nous en jugeons par la lettre qu'il écrivit à un de ses plus intimes amis, l'abbé Barrand : « Je vous assure, Monsieur, que la seule peine que j'ai de cette nouvelle, c'est qu'il y aura peut-être quelques personnes, à qui mes livres pourraient être utiles, qui ne les liront pas, quoique la défense qu'on en a faite à Rome soit une raison pour bien des gens, même en Italie, de les rechercher. Ce n'est pas au reste que j'approuve cette conduite. Si j'étais en Italie où ces sortes de condamnations ont lieu, je ne voudrais pas lire un livre condamné par l'inquisition, car il faut obéir à une autorité reçue. Mais ce tribunal n'en ayant point en France, on y lira le *Traité*. Cela même sera la cause qu'on l'examinera avec plus de soin ; et si j'ai raison comme je le crois, la vérité s'établira de plus en plus. Aimons toujours, Monsieur, cette vérité et tâchons de la faire connaître *per infamiam et bonam famam* (2). »

Peu de temps après son entrée à l'Oratoire, en 1661 et 1664, Malebranche avait signé, avec toute la maison de Saint-Honoré, le formulaire de l'assemblée du clergé de France et celui d'Alexandre VII. Mais plus tard, à l'époque de la publication de la *Recherche de la vérité*, et lorsqu'il était encore lié avec Arnauld, il se fit scrupule d'avoir attesté, sans s'en être assuré par lui-même, que les fameuses pro-

(1) *Étude sur Malebranche*, par l'abbé Blampignon, 1^{re} partie, p. 80. En même temps que le *Traité*, furent mis à l'index les divers écrits publiés par Malebranche pour le défendre contre ses adversaires. Un autre décret du même tribunal, en 1709, condamna le *Traité de morale*, les *Entretiens sur la métaphysique* et la Traduction latine de la *Recherche*, par Lefant. Malebranche, quoique condamné de son vivant, n'eut pas même l'adoucissement du *donec corrigatur* qu'avait eu Descartes mort.

(2) Le P. André avait entre les mains le Rapport, aujourd'hui perdu, du consulteur chargé de l'affaire dans le sein de la congrégation. Ce sont, dit-il, des brouilleries perpétuelles, de fausses imputations, des méprises grossières, des calomnies.

positions étaient dans le livre de Jansénius, et il rétracta sa signature, en 1673, par un acte qui fut déposé dans les archives de Port-Royal, et qui ne fut publié que longtemps après sa mort. Suivant la remarque du P. Cloyseault, dans sa *Vie du P. Malebranche*, cette rétractation fait honneur à sa droiture et à la délicatesse de son amour pour la vérité (1). Malebranche a dignement continué cette alliance entre

(1) Voici cette rétractation telle que nous la trouvons dans le P. Cloyseault, l'auteur déjà cité de *Vies de quelques pères de l'Oratoire*. (*Archives impériales*, cartons 220, 221.)

« Après avoir reconnu devant Dieu la faute que j'ai faite en signant deux ou trois fois, en différents temps, le *Formulaire* contre Jansénius, évêque d'Ypres, contre ma conscience, et, ce me semble, avec une croyance contraire à l'action que je faisais, et après avoir été, depuis ma dernière signature, assez souvent dans le trouble et dans l'inquiétude par cette action, quoique j'aie été délivré en partie de mes peines par les personnes auxquelles je me suis ouvert là-dessus, à cause que la paix ayant été rendue à l'Église, ils ont cru que je n'étais pas obligé de me dédire publiquement. Cependant, j'ai cru que je devais faire ce désaveu, ne sachant pas si les choses ne changeront point de face, en souhaitant de tout mon cœur de ne point contribuer à la condamnation de M. Jansénius. Je rétracte de par cet écrit le témoignage que j'ai rendu par mes signatures contre ce prélat en le confessant auteur des cinq propositions, défenseur des hérésies qu'elles renferment et corrupteur de la doctrine de saint Augustin, et je confesse aujourd'hui que j'ai signé contre lui des faits dont je ne suis point persuadé, et qui me paraissent au moins fort douteux et fort incertains. Je proteste donc que je n'ai souscrit aux formulaires simplement et sans restriction, principalement la dernière fois, qu'avec une extrême répugnance, par une obéissance aveugle à mes supérieurs, par imitation, et par d'autres considérations humaines qui ont vaincu mes répugnances ; qu'ainsi j'ai signé par faiblesse la nouvelle formule, comme on a voulu, sans excepter les faits qu'elle atteste contre cet auteur, bien que je ne fusse pas persuadé qu'ils fussent vrais. Si je ne puis faire passer cet acte par devant notaire, à cause des déclarations du roi, j'entends qu'il soit considéré comme la principale et la plus importante partie de ma dernière volonté ; et, pour cet effet, je l'écris et je le signe de ma main propre, afin que ceux qui le verront ne puissent prendre mes souscriptions qui sont au bas des formulaires comme un témoignage contre M. Jansénius, mais qu'ils regardent cet écrit comme une réparation de l'injure que j'ai faite à la mémoire d'un grand évêque, en lui attribuant des erreurs en la foi, lesquelles je ne pense pas qu'il ait enseignées, quoique alors je n'eusse rien vu de son livre intitulé, *Augustinus*. Je prie ceux entre les mains de qui cet écrit tombera, par ce qu'il y a de plus

la métaphysique et les sciences qui est un des principaux caractères de la philosophie de Descartes. « Il était, dit Fontenelle, grand géomètre et grand physicien... La géométrie et la physique furent même les degrés qui le conduisirent à la métaphysique et à la théologie, et devinrent presque toujours dans la suite ou le fondement ou l'appui ou l'ornement de ses plus belles spéculations. » Il semble n'avoir pas attaché une moins grande importance à la géométrie que Platon lui-même pour une bonne direction de l'esprit : « Il est rare, dit-il, que les vrais géomètres se trompent, à cause de la clarté de leurs idées et de la précision de leurs termes : les simples et ceux qui ne sont pas géomètres, prennent souvent pour certain ce qu'on leur dit être démontré (1). » Il fut l'un des promoteurs de la science des infiniment petits ; il engagea le marquis de L'Hôpital, son ami, à se plonger dans cette étude, et il fut même l'éditeur de son *Analyse des infiniment petits*, dont il traça les figures de sa main. Les mathématiciens Jean Prestet (2), Carré et Mairan furent ses élèves.

En physique il a modifié d'une manière ingénieuse la théorie des tourbillons de Descartes. Descartes avait imaginé les grands tourbillons qui composent cet univers et dont les mouvements s'ajustent les uns aux autres. Malebranche inventa les petits tourbillons dans lesquels chaque grand tourbillon se divise à l'infini. Il suppose qu'il en est

saint dans la religion, je leur commande, selon le pouvoir que j'ai sur eux en cette rencontre, enfin je les conjure, en toutes les manières possibles, s'il est nécessaire, pour la défense de la vérité et l'honneur de M. Jansénius, de faire que ce témoignage ait tout l'effet que je souhaite. »

Fait à Paris, rue du Louvre, le samedi 15 septembre 1673.

(1) *Réflexions sur la prémotion physique*.

(2) Malebranche prit d'abord avec lui Jean Prestet comme une espèce de domestique, mais ayant reconnu en lui un esprit ouvert pour les sciences et beaucoup d'application au travail, il lui rendit plus de soins qu'il n'en exigea, il cultiva son talent pour les mathématiques et le fit entrer à l'Oratoire. Prestet est l'auteur d'*Éléments de mathématiques* que Malebranche cite avec éloge dans le VI^e livre de la *Recherche de la vérité*. Nous aurons plus tard occasion de parler de Carré et de Mairan.